

Semaine internationale / ESDIR, Logrono / novembre 2019

L'ESDIR, école partenaire de l'ESA Saint-Luc, organisait en novembre 2019 sa première semaine internationale. Trois de nos enseignants ont répondu à l'appel et animé un workshop à destination d'étudiants de bachelier en deuxième et troisième année de bachelier en design (mode, intérieur, graphisme et produit).

Interview croisée de Denis Deprez (professeur de dessin en bachelier Architecture d'intérieur, Bande dessinée), Filippo Fontana (professeur de production et d'infographie en bachelier Publicité) et Aline Gheysens (professeur d'atelier en master Architecture d'intérieur).

Qu'est-ce qui vous a poussé à partir enseigner une semaine dans une école que vous ne connaissiez pas ?

Denis : la situation de la ville dans un premier temps : le rapport ville/campagne, la présence de montagnes et de différentes infrastructures dans l'environnement de l'école. Il y avait un contexte spécifique à cette zone-là qui m'a intéressé quand je me suis documenté. D'autre part, le fait de délocaliser son enseignement oblige à se poser des questions, à redéfinir ce sur quoi on travaille, c'est un moment où on reformalise les choses, et c'est ça qui est intéressant.

Filippo : j'apprécie toutes les expériences qui impliquent un mélange de cultures. Les étudiants étaient tous espagnols, mais il y avait d'autres enseignants internationaux qui animaient des workshops avec lesquels on a pu échanger.

Enseigner à un groupe d'étudiants qu'on ne connaît pas, quelle que soit sa nationalité, oblige à sortir de sa zone de confort, c'est un challenge.

Un autre point d'intérêt pour moi était que les cursus impliqués étaient complètement différents l'un de l'autre, et qu'il y en avait un seul, le graphisme, avec lequel j'étais familier, je ne connaissais pas les autres, j'avais donc l'occasion d'une part d'apprendre et d'autre part d'expérimenter un type d'enseignement plus lié à la partie conceptuelle de l'apprentissage et non à la technique.

Aline : j'avais pour ma part trois motivations. La première est liée au fait qu'à Saint-Luc j'enseigne au sein d'un atelier qui est constitué de plusieurs professeurs, et là, j'appréciais l'idée d'être seule, de voir ce que c'est de pouvoir mener un projet du début à la fin, tenter quelque chose. J'apprécie aussi ce temps du workshop, cette condensation, il y a une production qui doit être très rapide, très intense. Il y avait aussi une curiosité de voir comment ça se passe ailleurs, d'être un peu secouée par la différence de l'ailleurs : ça pourrait s'appliquer n'importe où, mais concernant l'ESDIR, j'avais lu leur site qu'ils étaient très influencés par la tradition Arts and Crafts, ce rapport à l'objet qui s'inscrit dans une tradition, ce qui supposait un positionnement par rapport au monde contemporain, à la modernité. J'avais envie de voir comment leurs étudiants se positionnaient par rapport à ça, notamment par rapport à l'ultra consumérisme.

Est-ce que vous aviez des appréhensions avant de partir ? Avez-vous rencontré des difficultés sur place ?

Denis : la barrière de langue bien sûr. Mon niveau d'anglais et celui de Nacho, le professeur local qui m'accompagnait n'était pas redoutable, et celui des étudiants était parfois inexistant. C'est difficile dans ce cas de faire passer un vocabulaire précis et de travailler sur des aspects conceptuels.

Pour communiquer, j'avais créé une sorte de terrain référentiel : je leur ai montré des films, des publications, fait écouter des sons. Ils avaient ainsi une matière à laquelle se raccrocher pour essayer

de saisir vers quoi je voulais les emmener. Et ça a fonctionné parce que sur le terrain il y avait un protocole précis qui avait été écrit, c'était très scénarisé donc ils savaient ce qu'ils devaient faire. Malgré ce filtre de la langue qui paraissait difficile à franchir, trois objets vidéographiques ont été produits durant la semaine.

Aline : je me suis un peu dégonflée car au début j'avais l'intention de commencer par une sorte de séminaire théorique à partir d'une lecture et puis quelques jours avant de partir je me suis dit non, je ne peux pas faire ça, je vais me planter. A la place, j'ai demandé aux étudiants de collecter des images et ça a bien marché. Je suis arrivée avec une collecte personnelle que je leur ai montrée, puis je leur ai demandé de produire des images, et on a beaucoup réfléchi par ce vecteur de l'image.

Denis : oui c'est ça, l'image, tout comme le son, servait d'intermédiaire.

Filippo : il n'y avait pas de barrière de la langue en ce qui me concerne car je parle espagnol. Je suis assez anxieux de nature, donc il y avait un certain stress au début mais après une heure de travail tout allait bien !

Quels ont été les contacts avec les professeurs locaux ?

Filippo : il y avait un ou deux professeurs associés à chaque workshop mais les contacts avaient plutôt lieu en dehors puisque c'étaient les professeurs invités qui menaient leur propre workshop.

Denis : le professeur qui m'accompagnait, Nacho, m'a dit qu'il allait reprendre à son compte la méthodologie que j'avais développée, le fait d'aller sur le terrain, de filmer avec les étudiants avant de travailler sur les plans et maquettes.

Aline : les professeurs de l'ESDIR étaient très accueillants. Il y a eu des transmissions, j'ai envoyé des documents à plusieurs d'entre eux. Certains pourraient d'ailleurs venir ici, il y a eu des idées d'invitations réciproques.

Denis parle de sa méthodologie : qu'avez-vous apporté de Saint-Luc à l'ESDIR ? Et qu'avez-vous retiré de cette expérience, outre les contacts noués sur place ?

Filippo : je retiens surtout le fait d'enseigner via une idée et non via une pratique parce que c'est la première fois que je faisais ça.

Aline : ça m'a donné de l'assurance. Il y avait des étudiants qui étaient là un peu par hasard, comme dans toutes les écoles, et par la rencontre, les échanges, quelque chose s'est créé qui a fait qu'ils se sont sentis bien là où ils étaient et ça m'a confortée dans ce que je faisais.

Plusieurs étudiants ont pris conscience d'une compétence ou d'une affinité avec une pratique. Ils me disaient ne jamais travailler de cette manière d'habitude. J'ai ressenti une forme de gratitude de la part de ces étudiants que je ne ressens pas forcément ici.

Denis : Cela s'explique par le fait qu'à Saint-Luc, on est sur du long terme.

La donne est différente du fait qu'il n'y a pas de cotation à la fin du workshop ?

Aline : oui, l'enjeu était différent, ils prenaient plus cette expérience comme quelque chose qui allait les nourrir personnellement.

Denis : c'est vrai que ce n'était pas du tout le même genre de relation.

Est-ce qu'il y a des choses que vous souhaitez intégrer à votre pédagogie après cette expérience ? que retenez-vous concrètement dans votre enseignement ?

Filippo : j'aime quand les étudiants viennent de disciplines différentes et que chacun produise un objet qui communique. On a à Saint-Luc une idée de la communication visuelle très liée à l'image mais pas forcément à l'objet, or l'objet communique également. A l'ESDIR ils travaillent sur l'objet mais pas nécessairement par le biais de la communication. J'ai envie de développer le lien qui existe entre l'image et le produit.

Denis : ça m'a permis de tester des variations sur une méthodologie que j'utilise déjà en BD2 et donc de voir si certaines choses fonctionnent, malgré la barrière de la langue. Ces variations sont transposables à d'autres étudiants, d'autres cursus. Le workshop n'avait pas une finalité catégorique comme peut l'avoir un cursus de graphisme ou de stylisme, là le champ était ouvert.

Nacho m'a dit que ce qui ressortait le plus de cette expérience, c'est que les étudiants avaient appris à voir et non pas regarder ce qui fait partie de leur paysage. On est montés par exemple sur une petite colline où il y a des vignobles et juste à côté une école dans laquelle l'élite de la région met ses enfants. On a ensuite visité une entreprise viticole, et on a compris que l'organisation du paysage peut paraître innocente mais en fait, ne l'est jamais. Le nord de la cité est au carrefour de trois régions différentes et ne pourra donc pas s'étendre : en bas de cette colline il y avait des usines abandonnées ou en voie de l'être. Plein d'informations de ce type permettaient de rentrer progressivement dans un récit du lieu, ce qui invite à regarder autrement.

Aline : ce que je voudrais maintenant exploiter, c'est de faire prendre conscience aux étudiants que leur expérience même fait partie de leurs outils. Certains ont fait appel à leur famille pour produire des images : ils n'avaient pas le temps de retourner chez eux, et ils demandaient à leurs proches de faire des photos pour eux. Un étudiant s'intéressait par exemple aux chaises, et il a fallu ce workshop pour qu'il réalise qu'il avait des chaises de designer chez lui ; enfant il était assis dans une chaise bauhaus ! C'est ça qui était mis en avant pendant cette semaine : dans leur expérience la plus banale, il y a quelque chose qui est à la source de leur recherche. Comme j'étais l'élément extérieur, je pouvais mettre ça en lumière, mais c'est quelque chose que je peux tout à fait développer avec mes étudiants. J'ai aussi comme idée que ça pourrait être le début d'une enquête, qui se poursuivrait dans d'autres pays, d'autres écoles, parce qu'à l'ESDIR j'ai fait travailler les étudiants sur leur rapport à l'objet, à leur famille, à leurs ancêtres. Je les ai fait beaucoup dessiner leur représentation de leur imaginaire, et ça m'intéresse de collecter quelque chose qui pourrait ensuite être compilé et publié.

Quelles nouvelles collaborations envisagez-vous après cette expérience ?

Denis : cela va sembler paradoxal mais ce que j'ai trouvé intéressant c'est qu'on soit plusieurs de Saint-Luc à partir. On ne fait que se croiser ici, et c'était intéressant de voir ce que faisaient les uns et les autres. C'est quelque chose à reconduire d'envoyer plusieurs enseignants en mobilité en même temps.

Aline : Nous étions trois de Saint-Luc Bruxelles mais il y avait aussi trois autres professeurs belges ! Une enseignante de Sint-Lucas m'a d'ailleurs proposé d'y organiser un workshop. Ce serait aussi chouette aussi de collaborer entre nous.

Filippo : dans deux ans aura lieu le prochain workshop international de Saint-Luc, en arts de l'espace. Ce n'est pas mon domaine, mais comme il y a à l'ESDIR du design de produit, et du design industriel, on pourrait les inviter, c'est aussi une façon de leur renvoyer la balle.

Interview réalisée par Cécile Thuillier

Les trois participants ont bénéficié d'une bourse de mobilité Erasmus+ afin de couvrir les frais liés au séjour et au transport.

Filippo et Aline ont eu l'opportunité de repartir en mobilité en janvier 2020 dans le cadre de la semaine internationale de l'ESAM Design Paris.

Avec le soutien de

